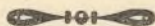


LES MODES PARISIENNES.



Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LA JEUNESSE DE MIRABEAU, par madame LOUISE COLET (3^e partie). — LA MINE D'IVOIRE, extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer (3^e partie). — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

A la première représentation de *Flaminio*, la nouvelle pièce de madame Sand, jouée avec tant d'ensemble au Gymnase, nous avons remarqué quelques charmantes coiffures qui sortaient des ateliers de demoiselles Romain. La jolie madame B..., femme d'un représentant, portait derrière ses bandeaux blonds, légèrement ondulés sur le front et nattés vers l'oreille, une coiffure composée de glaïeuls blancs et de velours épinglé cerise; des houpes de petits velours légèrement frisés descendaient sur la nuque et accompagnaient l'attache de la joue. Madame de V..., femme d'un sénateur, était dans la même loge que madame B..., et portait sur ses cheveux noirs une coiffure qui venait aussi de chez les demoiselles Romain. Elle se composait de feuillage d'eau et de velours noirs; dans le cœur des nœuds de velours, se jouaient quelques émeraudes montées en mouches des tropiques par Froment Meurice.

A la première représentation de la reprise de *Matilde de Sabran*, aux Italiens, nous avons aussi remarqué deux délicieuses coiffures qui sortaient également des doigts artistes des demoiselles Romain. Elles étaient portées par deux jeunes filles blondes dont la beauté attirait tous les regards. L'une de ces coiffures se composait d'un très-mince rouleau de velours épinglé rose qui traversait au-dessus du front le double bandeau; sur cet étroit rouleau étaient fixées cinq petites étoiles de marcassites qui scintillaient aux regards et semblaient comme un rayonnement des beaux yeux bleus de la jeune fille; derrière la tête les bandeaux étaient reliés à la natte par trois camélias d'un rose pâle, au-dessous desquels s'échappaient des nœuds de velours épinglé du même rose qui se jouaient sur les épaules. L'autre coiffure, absolument pareille pour la forme,

était en velours bleu de ciel; les camélias étaient blancs et les étoiles étaient en perles blanches. Nous avons vu aux deux mêmes jeunes filles, que nous rencontrons quelquefois à la promenade, deux chapeaux d'un goût parfait de chez les demoiselles Romain: l'un est rose, l'autre est bleu; tous les deux sont en satin tendu, sur lequel est disposé avec un art merveilleux un réseau formé par de petits velours noirs et de petites blondes noires. Sous le rose est posé, d'un côté, dans le tour de tête en blonde blanche et noire, un lis de velours rose à feuillage de velours noir; sous le bleu, dans des ruches de blonde pareille, un iris également à feuillage de velours noir.

On portera beaucoup de dentelle cet hiver sur les robes de bal et de soirée: on les disposera autrement qu'en volants sur les jupes, on les étayera soit en tablier, soit en *quilles* retenues par des bouquets de fleurs; mais enfin ce riche ornement qui sied si bien sur toutes les étoffes ne sera point abandonné. A la même soirée des Italiens dont nous venons de parler, nous avons vu à une douairière une robe en moire antique grise garnie en tablier avec des points de Bruxelles de la maison Violard: les rangs de dentelle continuaient à s'étayer sur le corsage, où ils formaient revers; les manches en étaient garnies. Le petit bonnet que portait la dame était du même point rehaussé par des fleurs roses. Les mantelets en dentelle noire et ceux en dentelle blanche, toujours de la maison Violard, sont aussi très-bien portés dans les soirées de spectacle. Les jeunes femmes préfèrent les écharpes, qui laissent plus à découvert leurs fraîches épaules. Nous avons vu, l'autre soir, sur une robe de velours épinglé vert-céladon, une écharpe en point d'Angleterre de chez Violard toute parsemée de branches de lis d'une grande richesse; le point garnissait le corsage, tout pomponné de nœuds roses, et des roses de la coiffure s'échappaient deux barbes aériennes de la même dentelle. Violard vient aussi de fournir d'admirables dentelles pour une robe d'hiver de mariée que nous décrirons, et dont nous donnerons prochainement la gravure à nos abonnées.

A bientôt aussi la description des beaux costumes de chasse et des amazones que prépare madame Minette pour les grandes chasses de Fontainebleau, où la cour doit se rendre. Puis nous vous parlerons, mesdames, des toilettes de bal que l'habile couturière imagine. On annonce des fêtes brillantes; et à la cour comme à la

ville (ainsi qu'on disait autrefois), c'est toujours des mains de madame Minette que sortent les robes qui portent un cachet de suprême élégance.

Les manches *alma* de la maison Daniel-Deray sont décidément adoptées par ces temps brumeux. Déjà les fourrures se montrent. Les mieux portées sont toujours les martres, la martre zibeline en tête. Pour jeunes filles les manchons en petit-gris ou en vison. Pour enfants les manchons et les garnitures d'hermine.

Les tapis en fourrure restent à la mode pour chambre à coucher. Une descente de lit très-riche se fait de la peau d'un ours blanc du Canada, bordée et doublée en velours rouge, avec langue pendante aussi en velours rouge et yeux de verre effrayants de férocité. Un pareil tapis d'alcôve est une sorte de gardien qui empêche les voleurs d'approcher, et les *voleurs de cœurs* aussi, aurait-on dit au dix-huitième siècle! Avec ces peaux d'ours, les lits en palissandre incrusté de bois de citronnier ou de bois de rose de chez Krieger sont toujours les préférés. Tout le meuble, toilette, guéridon, étagère, fauteuils, chaises, doit être assorti. Krieger excelle dans cette harmonie des bois de diverses nuances formant des dessins étrusques ou renaissance. Voici la saison où les fleurs deviennent rares, et où par conséquent elles sont recherchées par la fashion. Les jardinières de Krieger en bois de rose incrusté de médaillons en porcelaine de Sèvres et rehaussées de cuivre doré sont les plus élégantes. Ceci est un meuble de boudoir et nécessite un guéridon pareil et quelques *chauffeuses* de fantaisie telles que Krieger seul sait les faire.

Quelques femmes économes et beaucoup de mères de famille font confectionner chez elles les robes et les manteaux d'hiver, rappelons-leur, ainsi qu'à nos abonnées qui habitent la province, que c'est toujours chez Audoyer, *A la Ville de Lyon*, qu'on trouve le plus nouveau et le plus nombreux assortiment d'effilé, de franges en chenille, de velours, de galons et de rubans. Audoyer vend aussi des gants de Suède et de castor excellents, des chapeaux et des bonnets du matin, des passementeries merveilleuses, des brandebourgs, des boutons en soie et en métal. L'article passementerie est celui qui renferme cette année le plus de variété, car il est tout à fait en vogue : basques, manches, devant de corsage, se couvrent pour ainsi dire de cet *agrément* dont *la Ville de Lyon* a cherché et est parvenue à multiplier les dessins et les dispositions. Ces riches passementeries pour ornementation de robes sont toutes disposées, on n'a qu'à les fixer comme on fixe de la dentelle.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe en moire antique bleu Louise. La jupe est ornée par des rangs de velours noir posés en hauteur tout autour de la jupe. Le corsage, les basques et les manches sont ornés de passe-

menterie noire à agréments de velours. Col, manches de dessous et bonnet en point de Bruxelles. Gants en chevreau. Brodequins en satin noir.

Seconde toilette. — Robe en reps gris perle. La jupe est garnie avec deux *quilles* de chaque côté sur les hanches. Ces *quilles* sont formées par deux bandes de reps gris, brodées en application de velours noir, et garnies de chaque côté d'une guipure noire; des bandes pareilles garnissent le corsage, les manches et les basques. Col et manches *alma* en broderies de Nancy et Valenciennes. Nœud de velours violet dans les cheveux. Gants de chevreau. Brodequins de même étoffe que la robe.

Ameublement. — Rideau de porte en velours rouge. Tapis en moquette fond blanc avec un semis de fleurs de grenadier. Sur la cheminée deux vases en potichomanie. Chaises en bois de citronnier de chez Krieger.

LA JEUNESSE DE MIRABEAU.

(SUITE.)

SECONDE PARTIE.

PRISONS.—PROCÈS.

XII.

Selon nous, c'est une erreur où sont tombés plusieurs historiens et une foule de romanciers, en écrivant la biographie des hommes célèbres, d'avoir signalé comme l'influence la plus active de leur destinée l'amour qu'ils ont inspiré à des femmes qui furent mêlées accidentellement à leur vie, qui éveillèrent dans leur âme des sentiments vifs, orageux, mais passagers, dont ils furent dominés, dont leur carrière se ressentit sans doute, mais qui n'en décidèrent pas irrévocablement. — Une influence plus directe, plus durable et plus vraie, et qui en réalité prépare la destinée de tous les hommes, c'est celle de la famille, celle du mariage. Moins romanesque et moins tendre que des liaisons passagères, l'union qui mêle à jamais les noms, les fortunes, les intérêts, la considération de deux individus, a un ascendant plus décisif sur toute la vie; ce qu'une telle union a d'irrévocable dans sa durée s'empreint, pour ainsi dire, sur les événements heureux ou malheureux qui en découlent, et leur donne une force, une sanction que le poids ou le charme d'autres liens ne sauraient produire. Cette influence a été incontestable, quoique peu remarquée, sur la destinée de deux hommes à qui leur naissance et leur fortune assignaient d'avance dans le monde une place, dont leurs passions pouvaient bien les écarter momentanément, mais à laquelle ils n'auraient pas en défini-

tive renoncé sans cette influence incessamment funeste de la femme qui portait leur nom, de la mère de leur enfant, de la confidente de leur génie, de celle qui ne sut pas partager leurs vicissitudes, et manqua de dévouement à l'enfantement douloureux de leur gloire. Ces deux hommes furent Mirabeau et Byron. La femme qui leur faillit de diverses manières, celle qui ne sut ni les comprendre ni les aimer, et qui n'étant pas l'ange de leur génie, en devint la fatalité, cette femme ne fut point pour Mirabeau cette Sophie dont on a tant parlé, et pour Byron une de ces beautés poétiques auxquelles il adressait ses vers; pour l'un et l'autre ce fut la femme à qui la loi les unit, qui devait perpétuer dans leur patrie leur nom, leur sang et leur illustration, toutes deux manquèrent à leur mission. Nous n'en jugerons qu'une; la mort ne nous a pas livré la mémoire de l'autre et soulevé le voile qui cache sa vie.

Quand Mirabeau, poursuivi par l'implacable rigueur de son père, fut enlevé de la petite ville de Manosque, où il vivait en exil, ainsi que nous l'avons rapporté, les dernières paroles qu'il adressa à sa femme furent une prière. Puis ils se séparèrent pour ne jamais se revoir; elle resta libre et jeune dans un monde dont les plaisirs et les vanités étaient les seuls intérêts qui touchassent un peu vivement son cœur; lui fut enchaîné au début de sa carrière par l'oppression paternelle, et traîné de prison en prison; il se débattit contre l'esclavage dont il faisait l'odieux essai en rêvant la liberté, le renversement de tout ce qui prêtait des forces à la puissance tyrannique qui le torturait.

C'est le 23 août 1774 que Mirabeau fut écroué au château d'If, rocher aride dont une sombre citadelle couvre toute la surface, et qui s'élève un peu au-dessus du niveau de la mer, à l'entrée et à quelque distance du port de Marseille. Longtemps ce fort a servi de geôle à des prisonniers d'État, ou à des malfaiteurs. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une sorte de caserne, d'où les officiers de santé signalent les vaisseaux qui doivent faire quarantaine avant d'entrer dans le port.

A l'époque où Mirabeau arriva dans ce donjon, il était peuplé de voleurs et de vagabonds de tout genre, contre lesquels, pour maintenir une sorte de discipline dans l'intérieur du fort, toutes les rigueurs devaient être employées. M. Dallègre, commandant du château d'If, reçut l'ordre du marquis de Mirabeau d'user envers son fils de la même sévérité qu'on déployait envers les autres prisonniers : toute communication, toute correspondance avec le dehors lui furent interdites, et cette espèce d'égalité que le châtimement de son père établissait entre les erreurs de sa jeunesse et les crimes ou les vices dont étaient souillés ses compagnons de détention, cette parité supposée de dégradation était pour l'âme fière et véhémement de Mirabeau un horrible supplice. Mais à peine avait-il passé un mois au château d'If, que là, comme chez l'abbé Choquet, comme à l'île de Ré, comme au régiment,

comme auprès de son oncle le bailli, les préventions odieuses que son père avait inspirées contre lui cédèrent à la séduction de cette franchise à la fois aimable et courageuse qui faisait le fond du caractère de Mirabeau. On ne pouvait voir d'ailleurs sans un puissant intérêt cette jeune vie, fort orageuse sans doute, mais pleine de fougue pour le bien comme pour le mal, persécutée, traquée et séquestrée du monde où elle devait briller.

Le commandant Dallègre cessa bientôt d'être le geôlier du prisonnier pour en devenir l'ami. Il ne pouvait enfreindre les ordres qu'il avait reçus, mais il tâcha d'adoucir le sort de Mirabeau en lui procurant plus de liberté dans l'intérieur du fort, en l'isolant des autres détenus, dont le contact était pour lui une irritante humiliation, et en lui attirant de la part des gardiens ce respect mêlé d'intérêt qui sait distinguer le malheur de la dégradation.

XIII.

Parmi les militaires du fort employés à la garde du prisonnier était un jeune soldat invalide, amputé à la jambe gauche après une bataille, et qui avait obtenu, comme une sorte de retraite, la charge de surveillant intérieur de la prison : cet homme se nommait Mouret. Franche et joyeuse nature, il avait accepté gaiement sa destinée, et pour vivre moins seul sur cet aride rocher, perdu entre le ciel et l'eau, il s'était marié à une fraîche et avenante Marseillaise, fille d'une femme de la halle, et qui était bien le type le plus fidèle de cette classe du peuple. Mourette (car dans la langue provençale les noms se déclinent et se féminisent) était devenu après son mariage la cantinière du donjon, la seule femme admise au service de la prison; elle était la joie, la poésie riante, la fleur printanière de ce triste lieu; empressée et agaçante, elle savait pourtant tenir en respect tous ces êtres corrompus, non qu'elle eût l'air touchant et pudique, ce n'était point là, il faut l'avouer, les allures extérieures de la vive Provençale : brusque, franche et alerte, Mourette était une gracieuse virago à l'œil hardi, au rire éclatant, à la voix vibrante, et qui prononçait sans hésitation le sonore juron du pays. Elle buvait le petit verre aussi bien que son mari, savait jouer du poing et du pied avec énergie, et repoussait les attaques galantes des détenus par des corrections toutes masculines. Il fallait la voir, active et gaie, infatigable au travail, porter chaque jour aux prisonniers leur repas grossier, mais proprement préparé par ses mains. Elle donnait à chacun une parole amicale, un bon conseil, et tout en jurant, leur conseillait de prier; car Mourette avait cette foi vivace des peuples méridionaux qui survit aux habitudes grossières, et leur sert de préservatif contre le vice. Sa dévotion à *Notre-Dame de la Garde*, patronne de Marseille, était fervente et sincère. Elle la priait pour les prisonniers malades ou endurcis; elle la priait aussi

pour la prospérité de son petit commerce; et chaque dimanche, portée par un bateau qu'elle conduisait elle-même de ses vigoureuses mains, elle allait à la messe à la chapelle de la Vierge, et en rapportait aux prisonniers des images de saints et du pain bénit qu'elle avait achetés pour leur édification.

Le retour de Mourette au donjon était impatientement attendu ce jour-là par tous les détenus, et sitôt que le refrain provençal qu'elle répétait à pleine voix sur la mer leur était apporté par les vagues qui roulaient jusqu'au pied de la citadelle, ils se suspendaient aux barreaux de leurs fenêtres, agitaient leur mouchoir ou leur bonnet, et lui criaient des paroles de bienvenue. Alors la joyeuse cantinière se plaçait debout sur le banc de sa barque pour leur rendre leur salut, et leur apparaissait comme le bienfaisant lutin de leur sombre demeure. Ainsi parée de ses habits du dimanche, c'était une créature pleine d'originalité et de charme. Un jupon très-court en laine fine et écarlate laissait voir non-seulement son pied mignon, chaussé d'un petit soulier noir à boucle d'or, mais encore sa jambe fine couverte d'un bas violet brodé à coins rouges; son corset en velours, juste et collant, dessinait sa taille souple et ferme à la fois, le fichu de dentelle qui cachait son sein en laissait deviner la fraîcheur. Elle portait au cou un ruban noir, serré par un cœur d'or, auquel était suspendue une croix bénite. Des pendants d'oreilles en forme de longues poires et scintillant au soleil à chaque mouvement de sa tête s'échappaient des barbes de sa coiffe de dentelle coquettement placée en arrière, et qui laissait à découvert les deux bandeaux luisants de ses cheveux noirs. Son teint était brun, mais pur et éclatant; ses yeux, les plus vifs du monde, entourés de longs cils, étaient bien fendus, pleins de soleil et de vie. Ses dents brillaient éblouissantes comme ses yeux; son nez correct rappelait celui des beautés grecques, dont, fille du peuple, elle descendait par les Phocéens ses aïeux. Ses bras, bâlés par le soleil, durcis par la fatigue, conservaient de belles formes, et ses mains, malgré leur rudesse, pouvaient toucher dans leur propreté une blanche main sans la souiller. Telle était Mourette dans sa toilette du dimanche.

La jalousie active des prisonniers et la malice du commandant Dallègre avaient également remarqué que depuis l'arrivée de Mirabeau au donjon les habits que la cantinière portait durant la semaine avaient successivement été remplacés par les atours pimpants que nous venons de décrire. Plusieurs en conjecturèrent qu'elle voulait plaire à *monsieur le comte*; d'autres pensèrent, avec plus de vérité et de bienveillance, qu'elle désirait seulement faire honneur à la haute naissance du nouveau prisonnier en paraissant toujours devant lui proprement vêtue comme une servante de grande maison; ce fut là, en effet, la première pensée de Mourette; fille du peuple, croyant encore à toutes les prérogatives de la noblesse, elle éprouva

pour les malheurs de ce jeune gentilhomme une sorte d'attendrissement religieux qui lui inspira pour lui le zèle le plus dévoué. Elle l'entoura de soins, d'attentions délicates, de prévenances respectueuses, et elle s'efforça, avec cette habileté ingénieuse de la femme qu'on rencontre dans toutes les classes, à lui rendre tolérable le séjour de la prison. Mirabeau récompensait son service affectueux par des manières qui la flattaient singulièrement: il lui faisait la confidence de ses infortunes, lui adressait en beau langage des propos galants, qui, à demi compris par la cantinière, n'éveillaient pas les scrupules de sa vertu, et l'enchantaient dans son amour-propre. Elle était d'ailleurs auprès du jeune comte sous la sauvegarde de son mari, qui servait de valet de chambre au prisonnier, tandis que sa femme apprêtait ses repas, raccommoait son linge et chantait ou jasait pour le distraire. Une seule circonstance établissait une sorte d'intimité entre la cantinière et Mirabeau. Elle avait consenti à se charger des lettres du prisonnier et à lui rapporter des nouvelles du dehors; et, en ceci, elle avait dû se cacher de son mari, auquel sa consigne aurait rendu tout consentement impossible. Chaque fois que Mourette allait à Marseille chercher des provisions pour la citadelle, elle emportait les messages de Mirabeau, et revenait avec les lettres qui étaient adressées pour lui dans plusieurs maisons amies; elle les cachait avec soin sous ses vêtements, et les remettait furtivement au prisonnier, qui l'appelait alors sa Providence.

XIV.

C'est ainsi que Mirabeau put se rappeler au souvenir de ceux de ses parents qui, désapprouvant la rigueur extrême de son père, cherchaient à adoucir sa captivité par des paroles de consolation. Sa sœur, madame du Saillant, le seul ange de cette famille où il y avait tant de démons, intercédait chaque jour auprès du marquis pour obtenir l'élargissement de son frère, et, malgré la défense de ce chef de famille si redouté, elle écrivait au prisonnier pour l'exhorter à la patience, à la résignation et à l'espoir. Le bailli de Mirabeau s'efforçait aussi de mettre un terme à cette incessante colère du père contre le fils; mais tous les efforts de la sagesse et de l'affection échouaient contre cette nature inflexible, roidie par un long exercice de domination absolue. C'étaient presque des jours de bonheur pour le prisonnier que ceux où il apprenait par quelque lettre amicale de sa sœur ou de son oncle qu'on ne l'abandonnait point dans son malheur, et qu'on veillait de loin sur sa destinée. Ces preuves d'affection lui rendaient plus amère l'indifférence frivole de celle qui aurait dû adoucir et partager cette destinée pleine de vicissitudes et d'orages. Selon la prière de son mari, la jeune et mondaine comtesse de Mirabeau s'était rendue au château de Bignon avec son enfant; mais elle ne sollicitait que faiblement la grâce du prisonnier.

Le marquis de Mirabeau la reçut comme une victime qu'il avait délivrée d'un joug odieux par l'incarcération de son fils. Il flatta son goût pour les plaisirs, donna pour elle des fêtes et des spectacles au château, et chercha à lui faire oublier dans les distractions ce qu'elle oubliait assez d'elle-même, le but de son voyage, la demande de l'élargissement de Mirabeau. Ainsi ce père si rigoureux stimulait la légèreté de cette jeune femme, l'autorisait à abandonner son mari, et ne comprenait pas tout ce qu'il y avait d'égoïsme et d'immoralité à la dégager des sentiments les plus sacrés. — Mirabeau, qui devinait à demi la vérité à travers les lettres plus craintives que tendres qu'il recevait de sa femme à de longs intervalles, en ressentit une amère impression. Celle à qui il avait tant pardonné, celle qui était la cause ou du moins le prétexte de sa ruine, l'abandonnait dans le malheur. En vain il la rappelait près de lui, la suppliant de lui ramener son fils, ne fût-ce que pour l'embrasser, que pour le revoir une heure ! la comtesse ne répondait point à cet appel, et bientôt, importunée de ses instances, elle cessa de lui écrire.

Mirabeau languissait depuis deux mois au château d'If, et trois semaines s'étaient écoulées sans qu'il reçût aucune nouvelle, aucune espérance qui rendît moins lent le cours de ces éternelles journées passées dans la solitude et la captivité ; en vain demandait-il à l'étude de calmer les tortures de son imagination, les révoltes de son esprit opprimé par le joug ; en vain le commandant Dallègre, homme plein de droiture et de bonté, touché du triste spectacle de cette jeunesse toujours captive, toujours persécutée, cherchait-il à rendre son sort moins triste en métamorphosant en une sorte d'hospitalité militaire le sombre et humiliant séjour d'une prison ; Mirabeau recevait avec abattement ces témoignages de sympathie. En vain la gentille Mourette elle-même l'entourait-elle de soins, de zèle et d'enjouement ; son chant provençal, ses récits animés, tout ce qui était parvenu à le distraire dans les premiers jours de sa détention échouait maintenant contre la tristesse profonde du prisonnier. Depuis que Mourette revenait chaque soir de la ville sans rapporter aucune nouvelle au jeune comte, il n'avait plus pour elle ce sourire de bienvenue, cette parole empressée et courtoise qui avait enchanté la pauvre femme.

XV.

On était à la fin d'octobre, la journée avait été très-chaude, et vers le soir Mirabeau se promenait sur la plate-forme du donjon, pour respirer un peu d'air ; après une heure de marche, il s'assit et se mit à contempler mélancoliquement le soleil qui se couchait dans les vagues de la mer si belle, si imposante à cette heure de repos. Marseille élevait devant lui son amphithéâtre : au premier plan, la forêt de mâts des vaisseaux de son port, ses maisons, ses monuments,

ses *bastides*, puis ses plaines et ses montagnes se perdant à l'horizon et se mêlant au ciel, ce spectacle était pour le prisonnier une vue toujours poignante, une image qui l'attirait chaque jour, mais dont il détournait parfois son regard avec irritation. Cette cité vivante, agitée et bruyante, ce fragment d'une société où il était appelé à vivre, lui l'homme d'action et de pensée, cette population dont il entendait presque la voix, dont il voyait le mouvement, ce foyer de vie et de civilisation qui s'agitait là devant lui, qu'il touchait du regard, presque du bras, mais qu'il ne pouvait atteindre, étaient pour cette âme enchaînée un horrible mirage, qu'il eût voulu voir se dissoudre comme ceux qui trompent au désert le voyageur épuisé.

Ce soir-là, ne pouvant supporter la vue des rivages de la terre, il tourna brusquement ses regards vers l'immense et vague horizon de la mer, où rien du moins ne lui rappelait ce monde qui lui était fermé ; quelques bateaux de pêcheurs qui regagnaient le port troublaient seuls par intervalles la solitude des vagues ; mais bientôt leur majestueuse étendue devint déserte, leurs oscillations se calmèrent, et les diverses teintes du ciel se reflétèrent dans l'eau.

Autour du prisonnier, tout aussi était rentré dans la solitude et le silence ; la citadelle semblait dormir, chaque détenu était renfermé dans sa geôle, chaque militaire était à son poste ; Mirabeau seul, par une faveur toute spéciale, qu'il devait à l'amitié du commandant, semblait avoir été oublié par la consigne, et promenait les agitations de son esprit entre le calme imposant du ciel et de la mer. Sa pensée s'élançait vers tous ces mondes que les vagues lui dérobaient ; il eût voulu aborder sur leurs rivages inconnus, et échanger contre un désert ces prisons sans air, sans lumière, sans espace, que son père lui assignait pour demeure. Nous verrons plus tard qu'il exprima ce vœu au marquis, et qu'il implora comme une grâce sa déportation. Parmi les horizons invisibles où s'arrêtait tour à tour son désir, il en était un qui se dessinait plus nettement à son esprit : il croyait voir au loin les plages de Malte, et il regrettait d'avoir reçu de sa naissance les prérogatives du droit d'aînesse, qui n'avaient été pour lui qu'un prétexte aux persécutions de son père. Il enviait cette vie aventureuse, pauvre mais presque libre, des cadets de sa famille. Combien joyeusement il aurait échangé son nom, ses titres et la fortune qui lui reviendrait un jour contre le sort de son jeune frère, alors au service de Malte, et qui à vingt ans jouissait d'une sorte d'indépendance, pendant que lui, marié, père, représentant de sa race, subissait un long et douloureux esclavage !

André-Boniface, vicomte de Mirabeau, connu depuis sous le surnom de Mirabeau-Tonneau (1), était alors

(1) Les seuls héritiers qui restent encore du nom de Mirabeau descendent de ce frère. Le vicomte se maria, en juillet 1788, à Marie-Louise-Adélaïde-Jaquette de Robieu, fille du comte de Robieu, maître de camp de cavalerie, procureur gé-

un jeune homme beau, spirituel, plein de fougue et de courage, mais indiscipliné comme tous les fils de sa noble maison (dont le bailli était une heureuse exception). Il avait pour le caractère de son frère une vive sympathie. Plus tard l'amitié qui les liait résista même aux dissentiments politiques. Députés tous deux aux états généraux, où ils représentaient chacun un parti opposé, ils luttèrent violemment à la tribune. Le vicomte opposait à l'éloquence irrésistible du grand orateur des sarcasmes énergiques ou de spirituelles saillies; mais l'amitié des deux frères n'était pas éteinte par les luttes publiques de leurs opinions diverses.

A l'époque de notre récit, rien n'avait encore altéré leur affection mutuelle. André connaissait par lui-même, quoiqu'il en eût moins souffert que son frère, toute la sévérité paternelle; et, malgré les distractions tumultueuses de sa vie militaire, il était douloureusement frappé lorsqu'il apprenait sur quelque rivage lointain où les hasards de la guerre le conduisaient, qu'une nouvelle persécution opprimait son cher Gabriel et forçait à l'inaction cette âme véhémement dont il comprenait si bien l'orageuse activité. Mirabeau, sûr de sa sympathie, écrivit à son jeune frère dès les premiers jours de sa détention au château d'If; il confia sa lettre à un de ses amis, chevalier de Malte, qui partait pour cette île, où André était alors, et bientôt il apprit que son message lui était fidèlement parvenu; pourtant il ne reçut aucune réponse de ce frère, dont l'amitié franche et vive l'avait jusqu'à ce jour si bien compris. Lui aussi, entraîné par l'autorité paternelle, lassé de la plainte de ses longs malheurs, allait-il l'abandonner comme le faisaient sa femme, sa sœur, et même son oncle le bailli?

XVI.

Le crépuscule s'obscurcissait, et le ciel et l'eau se confondaient à ses clartés douteuses. Mirabeau, tout à lui-même, avait abaissé ses regards; sans oublier ses malheurs, il oubliait les lieux qui l'entouraient; mais il fut tout à coup rappelé à la contemplation de la mer par un bruit de rames qui battait les vagues et s'approchait du donjon. Se tournant alors du côté de Marseille, il aperçut la barque de Mourette, la cantinière, qui volait sur les flots guidée par ses mains exercées. La jeune femme chantait, et sa voix fraîche et pénétrante rendait plus vif et plus léger l'air de la *fandole* (danse provençale) qu'elle avait entonnée. Les notes argentines et joyeuses de cette musique facile semblaient bondir sur les vagues, et y décrire les mille tours de la ronde nationale. A mesure qu'elle approchait, la voix de Mourette, comme pour hâter sa course,

néral syndic des états de Bretagne. De ce mariage naquit un fils, lequel a laissé quatre enfants qui tous vivent encore : une fille nommée Marie, mariée au comte de Kersaint, et trois fils, dont l'aîné, qui porte le nom de Gabriel, est aujourd'hui marquis de Mirabeau.

devenait plus agile, et Mirabeau, en l'entendant si gaie, eut l'espérance qu'elle lui apportait enfin un message, une lettre si longtemps et si vainement attendue! Quand il la vit s'élancer sur le rivage et franchir la porte de la citadelle, il quitta la plate-forme, et descendit en toute hâte à la chambre qu'il occupait, pour savoir plus tôt si elle n'avait rien pour lui. Mourette ne se fit pas attendre. — Monsieur le comte veut-il que je lui serve son souper? dit-elle en paraissant sur le seuil d'un air heureux. — Quoi! rien encore? s'écria Mirabeau tout entier à sa préoccupation. — Rien, répéta Mourette en souriant, que d'excellent poisson et mille friandises que je rapporte pour vous de la ville. Voyons, faites honneur à mes provisions; j'ai là d'un vin de Malaga qui chassera vos humeurs noires. — Merci, Mourette, répondit tristement Mirabeau, je ne boirai pas, je ne souperai pas ce soir. — Oh! cela ne sera pas dit! s'écria la cantinière, votre souper sera servi, et je suis sûre qu'en le voyant vous ne pourrez lui boudier. — Ainsi point de nouvelles! répétait Mirabeau. — Voyons, pourquoi vous désespérer? J'ai le cœur tout joyeux ce soir, et quelque chose me dit qu'il vous arrivera bonheur. — Tu prends ta gaieté naturelle pour un heureux présage, ma chère enfant; et moi aussi, lorsque je t'ai entendue revenir en chantant, j'ai cru à quelque bonne nouvelle, mais ce n'était qu'une dérision pour ton pauvre ami. — Ah! vous croyez, monsieur le comte? dit malignement Mourette; vous croyez que je pourrais rire ainsi de ce qui vous fait mal? Eh bien! pour vous punir de cette accusation, vous ne saurez pas le bon espoir que j'ai au cœur pour vous! — Quel espoir? répéta vivement Mirabeau. — Je vous jure que vous n'en saurez rien, vous attendrez et vous verrez. Allons, faites-moi raison de mon petit verre, et résignez-vous à ne rien savoir. Mourette tira alors de sa poche un flacon de vieux malaga, et avançant deux verres, elle les remplit à moitié, puis donnant l'exemple au prisonnier, elle en vida un tout d'un trait. — Cela donne du courage, monsieur le comte, ajouta-t-elle en lui secouant le bras comme pour l'arracher à ses réflexions. Le mouvement de la mer m'avait engourdie, et me voilà toute ranimée. Mirabeau leva machinalement les yeux sur la cantinière sans intention de la regarder, mais elle était si riante, si jolie ce soir-là, qu'il éprouva malgré lui une sorte de plaisir à la voir, et cette sensation très-indéterminée le porta à boire le vin de Malaga qu'elle venait de lui verser. — Ton vin est aussi plein de soleil que tes yeux, et je sens aussi qu'il me rend la vie, dit-il en secouant son épaisse chevelure. Allons, je veux suivre ton conseil, croire à l'espoir que tu as pour moi, chasser le chagrin et souper avec toi. Et il entourait de son bras la taille de Mourette; elle tourna sur ses talons en sens inverse pour lui échapper; ce mouvement la dégagait, mais il fit tomber entre les mains de Mirabeau une bourse turque brodée d'or que des cordons de passementerie suspen-

daient à sa ceinture. — Qu'est-ce donc que ce trésor? s'écria le prisonnier en ouvrant la bourse et en faisant jaillir sur la table plusieurs pièces d'or. Six louis! est-ce là le fruit de tes économies? — Non, non, cet or-là est venu plus vite, répondit Mourette, je ne l'avais pas ce matin. — Tant pis, répliqua Mirabeau en souriant significativement. — Dites tant mieux, monsieur le comte, s'écria Mourette d'un air courroucé, car, si cet or est venu vite, par Notre-Dame de la Garde! il a été honnêtement gagné, ainsi que la jolie bourse où il est enfermé. Elle fit quelques pas vers la porte malgré les efforts de Mirabeau, qui voulait la retenir. — Voyons, conte-moi cela. — Vous ne saurez rien de mes affaires, rien sur vous, rien sur moi, dit la cantinière en sortant. Voilà mon mari qui m'appelle, le feu de la cuisine est allumé, je vais préparer votre souper, et je reviens à l'instant vous servir. Et en deux bonds elle fut à l'étage inférieur, où Mirabeau l'entendit chanter gaiement son refrain habituel. — Elle sait quelque chose d'heureux pour moi, et c'est vraiment une fort aimable créature! L'image de ces deux pensées acheva de chasser de la tête du prisonnier les idées sombres qui l'avaient attristé ce soir-là; son esprit se monta, ses yeux s'animent; et quand la gentille cantinière entra tenant en main un succulent *bouillabaisse* (1) dont le fumet était exquis, Mirabeau la reçut avec une tendre vivacité; il fit grand honneur à son souper, mais sans cesser de s'occuper d'elle. — Ainsi, ma chère enfant, cette bourse n'est pas le cadeau d'un galant, cela est-il bien sûr? — Cette bourse, monsieur, est le cadeau d'un ami. — Galant, ami, je ne vois pas bien la différence. — Je vous l'apprendrai, dit Mourette en le repoussant tandis qu'il voulait l'embrasser. Vous êtes mon ami, et vous ne serez jamais rien de plus. — Jamais? répéta le jeune comte. — Jamais, dit gaiement la cantinière. — Ceci m'encourage, c'est un défi, et celui qui t'a donné cette bourse ne sera pas plus heureux que moi. — Je ne vous comprends pas, dit Mourette en pirouettant, ou plutôt je ne veux pas vous répondre, car, si je me laissais entortiller dans vos questions, vous en sauriez bientôt autant que moi; et quand le moment arrivera, ce serait sans plaisir, sans surprise pour l'un et pour l'autre. Et ayant fini de débarrasser la table où le prisonnier venait de souper, elle se disposait à sortir. — Tu es un démon, mais je suis un diable, et il faut que je l'emporte, dit Mirabeau en voulant la retenir. — Pas de violence, répliqua Mourette, ou j'éveille la garnison, et tout est perdu pour vous! — Que veux-tu dire? que dois-je attendre? quelle nouvelle me caches-tu? — Vous le saurez, mais dormez en paix jusqu'à minuit; alors vous entendrez ouvrir votre porte, soyez sans crainte. — Et ce sera? — Ce sera moi, monsieur le comte! dit Mourette d'un air fripon. — En vérité! s'écria Mirabeau croyant à une bonne fortune. — En

(1) Sorte de matelote de poissons qu'on ne fait qu'à Marseille.

vérité! répéta la cantinière. Ainsi donc à minuit. — A minuit, et ce sera toi? — Je vous dis que ce sera moi, répliqua-t-elle en éclatant de rire et en fermant bruyamment à double tour la porte du prisonnier au moment où il courait vers elle les bras tendus.

XVII.

La gaieté retentissante de Mourette avait quelque chose de moqueur qui jeta le doute à la présomptueuse espérance du prisonnier; mais quoiqu'il ne comptât plus que faiblement à la possibilité d'un rendez-vous d'un certain genre, l'attente d'un événement, quel qu'il fût, qui viendrait interrompre sa vie monotone, était pour lui pleine d'un charme agité. Il était huit heures quand Mourette le quitta, et il attendit minuit sans dormir, sans pouvoir se livrer à l'étude, se levant, se promenant dans sa chambre, et désirant avec toute l'énergie de sa nature un événement, une sensation quelconque, qui jetât enfin dans son existence enchaînée quelque chose d'aventureux et d'inattendu.

Les heures s'écoulèrent, et déjà vingt fois au moindre bruit il s'était élancé aux barreaux de sa fenêtre, espèce de meurtrière qui donnait sur une des cours intérieures du donjon, lorsqu'un bruit plus distinct l'attira de nouveau et fixa toute son attention; il entendit ouvrir une des portes basses de la citadelle où passaient durant le jour les employés au service des prisonniers, et il vit glisser le long des murs une ombre légère qu'il crut reconnaître pour celle de Mourette; elle rasa les murailles de la cour jusqu'à une autre poterne parallèle à celle qu'elle venait de franchir, et qui donnait sur la mer; elle l'ouvrit avec précaution, et Mirabeau vit alors s'élancer d'une barque amarrée, qu'il n'avait point aperçue, un homme qui s'appuya sur le bras de Mourette et l'embrassa sans façon. Elle le prit par la main pour le guider, et ayant refermé la poterne, ils longèrent de nouveau le mur, et ils franchirent le seuil de la porte intérieure, que Mirabeau entendit de nouveau se refermer sur eux. — Voilà le spectacle que la traitresse voulait me donner! se dit-il avec une sorte de dépit en abandonnant la fenêtre. Pauvre Mouret! son heure est venue, et ce n'est pas moi qui suis le coupable. Se croyant joué par la cantinière, il se disposait à se mettre au lit et à demander au sommeil un peu de philosophie, lorsqu'il entendit un bruit de pas dans le corridor; il prêta l'oreille, le bruit approchait. Bientôt une faible lueur passa à travers les joints de la porte, une clef tourna doucement dans la serrure, la porte s'ouvrit, et Mourette apparut tenant à la main une lanterne sourde.

Mirabeau fut à elle en triomphateur, et l'embrassa avant qu'elle eût le temps de s'en défendre. — Allons, voilà que vous êtes comme l'autre, dit-elle en riant; mais je vous pardonne, car je ne veux pas gâter la joie que je vous apporte, et reculant d'un pas, elle fit avancer et introduisit un homme qui la suivait. Il était

d'un taille moyenne, entièrement couvert d'un léger manteau qu'il tenait étendu sur le bas de son visage, tandis que la partie supérieure était cachée par un chapeau à trois cornes, très-enfoncé sur sa tête; mais à peine eut-il pénétré dans l'intérieur de la chambre, que, se débarrassant de cette espèce de déguisement, il se jeta dans les bras de Mirabeau en l'appelant : Mon frère! — André! s'écria le prisonnier attendri, par quel miracle es-tu ici? — J'ai reçu ta lettre, Gabriel, et malgré la défense de notre grand maître je me suis échappé de Malte; ne trouvant aucun vaisseau de l'ordre qui voulût me prendre à son bord, je me suis embarqué sur un chasse-marée, j'ai bravé la mer et ses tempêtes, et je suis arrivé sain et sauf à Marseille; mais ce n'était rien encore : sans cette excellente femme, dit-il en se tournant vers Mourette, qui contemplait cette scène avec attendrissement, je ne serais jamais parvenu jusqu'à toi; elle m'a aplani tous les obstacles, c'est à elle que nous devons de nous revoir. — C'est à elle que je dois de vivre encore, ajouta Mirabeau, elle a été dans ce triste donjon mon ange gardien; sans ses consolations, sans les soins dont elle m'a entouré, je me serais porté à quelque acte de désespoir; un de mes plus grands chagrins est de ne pouvoir reconnaître tout le bien qu'elle m'a fait. — Ne songez pas à cela, dit Mourette; d'ailleurs votre frère n'a été que trop généreux : cette jolie bourse pleine d'or, c'est à lui que je la dois, monsieur le comte, il m'a forcée de l'accepter; à présent vous croyez bien, n'est-ce pas, que c'est le cadeau d'un ami? Et, joyeuse de la douce émotion du prisonnier, elle se retira en disant aux deux frères qu'ils pourraient rester ensemble jusqu'à l'aube, mais qu'à ses premières lueurs elle viendrait chercher le visiteur pour le reconduire à la barque qui l'avait amené.

Madame LOUISE COLET.

(La suite au numéro prochain.)

LA MINE D'IVOIRE.

(SUITE.)

— Debout! cria le chasseur. Et dès que ses compagnons furent sur pied : Vite à vos fusils! L'ennemi vient sur nous! mais faisons bonne contenance, et qu'il sente ce que valent nos balles!

Ivan et Kolina prirent tranquillement leurs postes, attendant les ordres de Sakalar. Pas une minute n'avait été perdue : les sauvages s'approchaient toujours, et un instant après, sautant à bas de leurs légers véhicules, ils se donnèrent la main et s'avancèrent sur leurs longs patins, au nombre d'une douzaine. La dé-

charge simultanée de tous les fusils du camp, dont une balle, celle de Sakalar, alla frapper le chef de la bande, les arrêta court, et ils rebroussèrent chemin pour tenir conseil. Il était évident qu'ils n'avaient pas d'armes à feu, ce qui éloignait presque l'idée d'un danger réel. Ivan et Kolina s'empressèrent alors de charger les chevaux, et quand tout fut prêt la petite caravane monta en selle et partit, suivie à distance respectueuse par ces Bédouins de la Sibérie.

Cependant les voyageurs n'en furent point inquiétés, et la nuit suivante ils campèrent sur les bords du Toukoulane, au pied des monts Verkho-Yansk. La partie la plus rude du voyage leur restait à faire : des rocs à pic, des ravins sans fond, des avalanches de neige et de glace, voilà quel était désormais leur chemin. Tantôt il leur fallait marcher au bord d'effroyables précipices sur un sentier si étroit qu'un faux pas était la mort; tantôt ils étaient obligés de se frayer un passage sur des gouffres pleins de neige, où leurs chevaux enfonçaient jusqu'au ventre et d'où il fallait ensuite les retirer. Heureusement que le cheval de Sibérie, quoique de petite taille, est robuste et infatigable, vivant trois mois en voyage avec des herbes fanées et des racines à moitié gelées et pourries. Ce soir-là ils s'établirent sur la partie la plus élevée de la route, où, malgré l'abri des hauts rochers d'alentour, le vent soufflait encore avec force.

Au milieu du jour suivant, ils arrivèrent dans une autre plaine qui ne valait guère mieux que celle qu'ils venaient de franchir, mais qui offrait aux yeux une apparence moins triste, et où l'on trouvait de temps en temps quelque yourte pour s'abriter. Le froid était devenu très-vif, aussi Ivan se félicitait fort de son supplément d'habits sibériens qui lui avaient d'abord paru si pesants. Les grotesques figures que présentaient Kolina et son père sous un pareil accoutrement, le faisaient sourire en songeant à ce qu'aurait pensé Maria Vorontinska de son amant aussi singulièrement vêtu et grossi du double. Les haltes devenaient plus fréquentes et plus longues; car la glace des rivières était tellement glissante que les chevaux ne pouvaient s'y tenir. Il fallait alors allumer du feu et se procurer de la cendre en assez grande quantité pour en faire un étroit sentier que les intelligents animaux ne manquaient jamais de prendre. Enfin, après avoir enduré le froid et la faim, traversé des déserts de neige et de glace, franchi des ravins et des montagnes, les voyageurs, accablés de fatigue, atteignirent Nijnéi-Kolimsk. Kolina, qui n'était pas habituée à de semblables marches, était au bout de ses forces et se soutenait à peine.

Nos aventuriers touchaient presque les bords de la mer Glaciale.

Le village de Kolimsk est situé à environ 48° nord de la latitude de Londres; il est à peu près aussi rapproché du pôle que Boothia-Felix, où le capitaine Roos est demeuré pris quatre ans dans les glaces. Il fut

fondé, il y a deux siècles, par un Cosaque nomade. On a peine à concevoir ce qui a pu engager des gens à habiter un lieu pareil que le soleil éclaire sans l'échauffer jamais; où il y a un jour dont la durée équivaut à cinquante-deux des nôtres et une nuit à trente-huit de nos nuits; nature ingrate, sans printemps ni automne, qui n'a que trois mois d'un semblant d'été, pour un hiver qui attriste le reste de l'année; où quelques saules nains et des herbes rabougries forment toute la végétation; où enfin, à quelques pieds sous la surface, git un sol éternellement gelé. Il est vrai que, par voie de compensation, le pays abonde en rennes, en élans, en ours bruns et noirs, en renards et en écureuils. On y rencontre aussi des loups et de ces renards du pôle appelés *isatis*, puis des cygnes, des oies, des canards, des perdrix et des bécasses en grand nombre; enfin le poisson abonde dans les rivières.

Quoique la population actuelle soit restreinte et qu'on sache la date exacte de son origine, il faut reconnaître cependant qu'autrefois ces régions ont été habitées par une race nombreuse qui y a laissé les ruines de ses forteresses et de ses villages. Il y a aujourd'hui cinq mille âmes, répandues sur tout le district; dans ce nombre on compte trois cents Russes descendant des exilés de la Sibérie. Cette peuplade habite des maisons faites avec des morceaux de bois jetés à la côte et recueillis par des années de patience; des murailles d'argile et de mousse complètent la construction. En hiver, les vitres des fenêtres sont en glace de six pouces d'épaisseur; en été, des peaux d'animaux remplacent cette glace. La classe élevée est vêtue décemment et avec goût et propreté; voilà ce qu'on peut dire de mieux en faveur d'un peuple à demi civilisé.

C'est une race hardie, énergique et industrielle. Chaque fois que le temps permet de se livrer aux travaux du dehors, les heures sont employées à la pêche, à la chasse et à la préparation des aliments pour la saison d'hiver. Montés dans leurs légers traîneaux ou sur leurs rapides patins, armés de filets ou de lances, les habitants consacrent à ces exercices la saison propre à chacun d'eux. Vers la fin de leurs longs frimas, juste au moment où la misère et la famine étreignent le plus la population, il leur arrive des nuées de cygnes, d'oies et de canards, et tout le monde alors, hommes, femmes et enfants, se met en campagne pour la chasse. Avec le dégel reviennent les poissons; c'est également le temps de la chasse aux rennes. Tout l'été est scrupuleusement consacré à entasser ces différents objets d'alimentation pour la saison longue et ingrate où l'on ne peut rien entreprendre. Les femmes font la récolte des herbes et des racines, et quand l'été tire à sa fin, les bancs de harengs qui paraissent alors viennent encore offrir une nouvelle source de provisions. Enfin, à mesure que la saison s'avance davantage, ils ouvrent sur la glace nouvelle des trous par lesquels ils pêchent.

Kolimsk n'est pas non plus tout à fait sans com-

merce. Le marché d'Ostrovnoye est le plus important de la contrée; mais Nijnéi-Kolimsk a aussi sa part de trafic. Les marchands qui viennent chercher les fourrures que les hardis Tchouktchas ont été acheter des Indiens de l'Amérique septentrionale jusqu'au delà du détroit de Behring, s'y arrêtent et vendent en échange du thé, du tabac, de l'eau-de-vie et autres articles.

Quand Ivan et ses compagnons entrèrent à Kolimsk, c'était le moment de la longue nuit. Il était temps qu'ils arrivassent, car le froid devenait horrible d'intensité, et les habitants du village ne furent pas peu surpris de voir des voyageurs en cette saison. Ceux-ci eurent le bonheur de trouver là un logement tout prêt, un Cosaque veuf étant venu offrir la moitié de sa maison.

IV.

LA MER GLACIALE.

Ivan fut bien vite reçu dans la meilleure société de l'endroit; chacun était enchanté d'accueillir l'audacieux marchand d'Yakoutsk. Quand il fit entendre que ses trésors, son thé, son eau-de-vie, son rhum et son tabac devaient lui servir à payer la location de chiens et de traîneaux, il trouva foule d'amateurs, bien que personne ne voulût faire partie de l'expédition pour accompagner et garder les chiens. Sakalar s'y était attendu, aussi n'en fut-il pas découragé. Il pria Ivan de s'amuser le mieux qu'il pourrait et se mit en devoir de faire tous les préparatifs; mais Ivan trouvait plus de plaisir à enseigner à Kolina le peu qu'il savait qu'à fréquenter les cercles fashionables de Kolimsk. Cependant il ne pouvait toujours se dispenser de répondre aux invitations nombreuses qu'il recevait pour des soirées et des bals. Nous disons *soirées*, car, bien qu'il n'y eût point de jour, on observait pourtant rigoureusement la division des heures, et les parties commençaient toujours à cinq heures après midi pour finir à dix. On chantait, on dansait, on causait, on prenait du thé, dont chacun avalait une douzaine de larges tasses. Enfin, malgré la primitive nature des habitants et le voisinage de la mer Glaciale, ces réunions ressemblaient fort à celles de Paris et de Londres. Les costumes, les salons, les heures étaient différents sans doute, et les manières moins raffinées; mais l'occupation était la même.

Quand vint le carnaval, Ivan, contrarié de voir Kolina exclue de la société russe fashionable de la ville, prit soin de la distraire le mieux qu'il put, ne manquant jamais de lui consacrer toutes ses journées. Pendant ce temps, Sakalar allait, de yourte en yourte, en quête de renseignements et d'informations pour leur voyage de l'hiver suivant. Ce fut lui qui s'occupa de la location des indispensables *nartas*, ou traîneaux du pays, et des trente-neuf chiens pour les tirer, treize à chaque véhicule. Il fit aussi l'acquisition du poisson gelé et séché pour les bêtes, et d'autres provisions pour la caravane. Mais ce qui surtout intriguait tout le

monde, c'était de voir ses efforts pour se procurer un homme qui consentit à faire partie du voyage avec un traîneau à vingt chiens. A la surprise générale, trois jeunes gens se présentèrent; en conséquence, trois autres traîneaux furent encore équipés.

L'hiver s'écoula rapidement. L'été venu, Ivan et ses amis se joignirent aux chasseurs et firent de leur mieux pour se rendre utiles. Comme les naturels de Kolimsk s'avançaient en chassant à de grandes distances près le cap Sviatoi, point où nos aventuriers devaient quitter la terre pour se lancer sur la mer Glaciale, ils eurent soin de déposer des vivres dans l'endroit le plus reculé de leur chasse. A cet effet, ils construisirent une petite plate-forme qu'ils couvrirent de morceaux de bois; ils y déposèrent le poisson séché et chargèrent le tout de lourdes pierres, avec toutes les précautions en usage pour garantir les provisions de la dent de l'isatis ou de l'ours. Pendant cet été, Ivan acquit encore d'utiles connaissances dans l'art de la chasse.

L'hiver revint, et l'heure tant désirée du départ arriva enfin. Les traîneaux étaient prêts; il y en avait six chargés d'autant de vivres qu'ils en pouvaient porter. Mais pour un aussi grand nombre de chiens et pour un temps aussi long, il était certain qu'ils auraient à économiser beaucoup, et l'on pouvait aussi prédire à coup sûr que si les hardis émigrants n'abattaient pas quelque proie sur leur route, ils auraient à souffrir de la faim, en supposant même que ce fût le seul danger qui les menaçât sur la terrible mer du pôle.

Chaque narta portait huit cents livres de provisions, outre son conducteur, et était traînée par six paires de chiens, avec un treizième en tête pour guider la marche des autres. Ils ne prirent point de bois, se fiant implicitement à la divine Providence pour trouver sur leur chemin cet indispensable auxiliaire. Ils se proposèrent de suivre le rivage de la mer Glaciale jusqu'au cap Sviatoi, parce que sur le bord de la mer ils espéraient rencontrer, comme à l'ordinaire, beaucoup de bois apporté à la côte par le flot quand la glace se fond et que le vaste Océan redevient à peu près libre. Il y avait un traîneau moins chargé de vivres que les autres; celui-là portait une tente, une plaque de fer pour allumer du feu sur la glace, une lampe et quelques ustensiles de cuisine.

Un matin du mois de novembre, alors que la longue nuit durait encore, les six traîneaux se mirent en route. Quelques jours auparavant, les aventuriers s'étaient exercés avec leurs chiens, et avaient acquis une certaine habileté dans l'art de les diriger. Sakalar conduisait le premier traîneau, Kolina le second, Ivan le troisième, les hommes de Kolimsk venaient ensuite. Ils marchèrent à travers la neige vers l'embouchure de la rivière Tchouktcha, et parvinrent, dès la fin du premier jour, aux extrêmes limites de la végétation terrestre; après quoi ils entrèrent dans une vaste et interminable plaine de neige sur laquelle les nartas glissaient avec rapidité. Mais, dans l'après-midi du

second jour, un orage se forma sur leurs têtes, la neige tombait en abondance, et le vent soufflait avec une intensité de froid aussi insupportable que l'est en sens inverse la chaleur accablante du simoun africain. Les chiens ne paraissaient plus vouloir avancer; mais Sakalar, maintenant leur allure, les dirigea vers une colline qu'on apercevait au loin et où les guides parlaient d'une hutte de refuge. Tout à coup le traîneau de Kolina se renversa; il fallut s'arrêter.

Ivan fut le premier à relever sa belle compagne. Après de pénibles efforts et malgré le froid qui leur gelait les mains, ils purent bientôt se remettre en marche sans autres accidents. Sakalar ne les avait point attendus; on l'apercevait au loin descendu de son siège, fouillant un énorme tas de neige. Il avait trouvé la hutte, mais elle avait été complètement ensevelie par la tempête. Quelques minutes plus tard, les six voyageurs étaient à la besogne en dépit de la rafale. De leur côté les chiens se creusèrent dans la neige des trous où ils se blottirent, ne laissant passer par l'étroite ouverture que leur nez; encore eurent-ils soin de l'abriter sous les longs poils de leur queue.

Au bout d'une heure de travail la hutte fut débarrassée de la neige qui l'encombrait, et un feu de broussailles fut allumé à l'intérieur. Tout le monde y entra et s'y tint couché, à moitié asphyxié par une fumée épaisse, moins insupportable cependant que le vent mortel de la mer Glaciale. La fumée avait peine à s'échapper à cause de la neige épaisse et dure qui couvrait encore la cabane; elle n'avait d'issue que par l'étroit passage qui avait servi de porte. Peu à peu cependant le bois se consuma, et il ne resta plus qu'un ardent brasier à l'aide duquel les voyageurs purent se faire du thé et préparer un ample repas. Puis, quand leurs membres furent tout à fait dégourdis, ils firent manger les chiens.

Pendant ce temps l'orage se calma. A sa suite parut une magnifique aurore boréale. Il s'éleva au nord une espèce d'arc lumineux, et des colonnes étincelantes éclairèrent le ciel dans toutes les directions. La lumière était aussi brillante que celle de la lune dans son plein. Des jets de feu d'un rouge pâle paraissaient de temps à autre, puis disparaissaient aussitôt, et, au milieu du calme solennel qui succéda à l'orage, on entendait un sourd et lointain grondement. Le phénomène dura quelques minutes, puis il s'effaça tout à fait, et tout redevint silence et ténèbres.

Chacun fit preuve d'appétit, et après le repas on se livra à une conversation animée sur les aventures ordinaires de ces régions. Sakalar n'était point fanfaron, mais les jeunes gens de Nijnéi-Kolimsk possédaient tous les traits caractéristiques des chasseurs et des pêcheurs. Ils racontèrent avec force amplifications les longues histoires de leurs expéditions de chasse, histoires souvent improbables, alors même qu'elles n'étaient pas tout à fait impossibles: on y voyait des ours tués dans des luttes corps à corps, des milliers de daims abattus

au passage d'une rivière, des multitudes innombrables de poissons pêchés d'un seul coup de filet, etc., etc.; enfin, la nuit étant venue, chacun, enveloppé dans ses épais vêtements et les pieds contre le feu, finit par s'endormir profondément. Ivan et Kolina continuèrent bien à causer quelque temps à voix basse, mais la fatigue et le sommeil les gagnèrent comme les autres.

Le lendemain, les voyageurs poussèrent encore vers le pôle, et le soir du troisième jour ils campèrent sur les bords de la grande mer de glace qui s'étendait devant eux à peine distincte de la terre. Du haut d'une éminence, ils examinaient cet océan immobile, et avaient peine à croire que ce qu'ils avaient sous les yeux était une mer. Là, en effet, comme sur la terre, la vue n'embrassait que des plaines de neige coupées d'après montagnes, balayées par d'effroyables tourbillons ou de vastes *polinas*, immenses espaces de glace transparente semblable aux lacs de la Sibérie. Tout était froid, stérile, morne, sauvage, et l'œil découragé ne trouvait aucun point de repos. La perspective d'un voyage sur cette plaine désolée, hérissée de glaçons et crevassée de toutes parts, avait quelque chose de douloureux à l'âme. Mais rien ne put ébranler le courage énergique d'Ivan; il entrevoyait le but de ses desirs, il savait qu'au delà il y avait pour lui richesse et gloire.

On construisit une tente flanquée d'une épaisse muraille de neige pilée, précaution indispensable dans ces régions où la violence du vent n'est comparable à rien de ce que partout ailleurs on connaît de plus terrible. Au milieu de la tente, tapissée tout autour d'une double peau de renne, on alluma un grand feu, tandis que, derrière une grosse roche, s'étaient couchés les chiens, abrités par les traîneaux. Comme à l'ordinaire, après un repas copieux suivi de thé bouillant, les voyageurs se disposèrent à dormir. Mais vers minuit chacun s'éveilla sous l'impression d'un pénible sentiment de suffocation. Sakalar fut aussitôt debout, et à la lueur du brasier il se dirigea vers la porte. La neige l'avait complètement obstruée; le vieux chasseur en rétablit immédiatement l'ouverture et sortit. La neige tombait alors en telle abondance, que la hutte se trouvait ensevelie sous les épais flocons, et, comme le vent soufflait directement contre la porte, l'entrée de la cabane avait fini par être complètement murée.

Les chiens mêlaient à la tempête de lamentables hurlements : c'était un avertissement trop sérieux pour être dédaigné; les vigilantes sentinelles avaient senti l'ours féroce des mers du pôle, qui s'avancait de leur côté, guidé, lui aussi, par son odorat. Sakalar se tint sur ses gardes, et, au moment où les intelligents animaux redoublaient leurs aboiements, il aperçut à travers les tourbillons de neige une lourde masse qui se dirigeait droit sur la tente. Apprêtant aussitôt son fusil, il fit feu, puis, sa hache à la main, il attendit l'ennemi de pied ferme. L'ours, après s'être arrêté d'abord, s'élança en poussant des hurlements de rage. Ivan et

Kolina tirèrent à leur tour, et les chiens se jetèrent bravement sur lui, suivis de Sakalar, qui d'un coup de hache acheva le monstre. Lorsqu'il fut abattu, les chiens l'abandonnèrent; la curée n'était pas de leur goût. Tant que la chair de l'ours est fraîche, ils n'y veulent point toucher; mais ils en mangent volontiers quand elle est gelée.

Après cet exploit, les chasseurs rentrèrent sous la tente pour y terminer leur nuit. Ils avaient préalablement pris soin d'allumer une lampe dont la large mèche devait, à défaut de feu, répandre quelque chaleur dans ce petit espace occupé par six personnes. Mais c'est en vain qu'ils essayèrent de dormir; ils venaient de tuer un ours, et comme cet animal marche rarement seul, le second membre de l'inévitable couple ne devait pas être très-éloigné. On comprend que l'idée d'un pareil voisinage n'était rien moins qu'agréable; aussi la nuit ne fut guère une nuit de repos, et le lendemain tout le monde fut sur pied plus tôt que de coutume.

La vie que menaient nos voyageurs était toujours la même : chaque matin, pour se réchauffer, on avalait en se levant du thé brûlant sans lait ni sucre; on préparait ensuite un repas plus solide qui servait en même temps de dîner et qu'on dévorait à belles dents, après quoi l'on s'occupait de faire manger les chiens et de relever les traîneaux, toujours renversés la veille et mouillés en dessous, pour que la glace qui s'y formait les fit glisser plus vite. L'ours tué pendant la nuit était déjà à moitié gelé : les chiens en mangèrent une partie; le reste fut placé sur les traîneaux, ainsi que la peau, qui devait faire un supplément de couverture pour la nuit.

(Extrait de la Bibliothèque des chemins de fer.)

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-ITALIEN : *Matilde de Sabran*. — GYMNASÉ : *Flaminio*, comédie en trois actes et un prologue, par madame George Sand.

De même que dans un procès d'honnêtes témoins, produits dans notre cause, nous rendent par leur bon renom les juges favorables, de même, au théâtre, l'exhibition des bons sentiments dispose le public à une bienveillante partialité en faveur de l'écrivain qui brigue son suffrage. La morale, à la rigueur, dédommage de l'intérêt absent, si, par malheur, l'intérêt fait en effet défaut. Tel n'est pas le cas dans la comédie que George Sand vient de faire jouer au Gymnase mardi dernier; l'intérêt et les bons sentiments s'y donnent la main pour les plus grandes joies de l'âme et les plus vifs plaisirs de l'esprit. *Flaminio* n'est autre, dans le prologue, que cette jolie création roma-

nesque connue dans l'œuvre de George Sand sous le nom de Tévérino. Dans l'acte qui suit, l'auteur modifiant son personnage en a fait un héros d'amour vrai, et l'analyse de sa passion pour la charmante lady Melvil devient le sujet de la pièce. Le rôle de Flaminio, joué avec un rare talent par Lafontaine, respire la droiture, la tendresse et la générosité. L'amant, l'artiste, l'aventurier, se confondent dans cette création, non pas neuve absolument, mais puissamment rajeunie. Lady Melvil est une femme du grand monde, que le grand monde n'a point pétrifiée, capable d'amour, un peu fière, très-jalouse, toutes les péripéties du drame sortent de ce caractère. Autour de ces amoureux s'agitent deux figures spécialement chargées de tenir les spectateurs en liesse : miss Barbara, belle-sœur de lady Melvil, et un certain duc allemand, souverain *in partibus* d'un État microscopique, vieux garçon qu'une femme d'esprit a refusé d'épouser à cause de son nom qu'elle n'a jamais pu prononcer. Miss Barbara joint à tous les ridicules des Anglaises excentriques le cœur le plus noble et la main la plus libérale. Elle fait rire, mais avec une larme dans les yeux. Son âme est un refuge d'indulgence et de bonté, on oublie en la contemplant son baragouin et ses ridicules qui ne sont qu'extérieurs. Le duc, grand homme maigre, à la voix cassée, n'a pas été toujours heureux ; il a joué et il a perdu, il a été directeur de théâtre parasite, tondeur de nappes ; il est plaisant sans la moindre intention de l'être, ce qui est de l'essence du vrai comique. Ce rôle, admirablement joué par Lesueur, ainsi que celui de miss Barbara, très-bien joué aussi par mademoiselle Chéri cadette, ont tenu le public en bonne humeur jusqu'à la chute du rideau.

Cette pièce, pleine de mots de cœur et de traits d'esprit, où l'idée lutte de grâce avec l'expression, est de plus écrite avec une rare pureté. On y respire l'air sain et fortifiant de la bienveillance et de l'impartialité : nulle classe de la société immolée à une autre, riches, pauvres, grands seigneurs, petites gens, tous y font bon ménage, à peu près, à tout prendre, comme dans le monde vrai, où l'on se hait moins que quelques atrabillaires ne le prétendent ; et ce lyrisme, et ces bons sentiments, et cet amour à la fois si ardent et si chaste, et ce public ravi d'être jugé assez beau pour qu'une œuvre empreinte d'un tel idéal lui fût donnée en récompense de ses vertus, ont fait de cette représentation une des plus délicieuses fêtes de l'année ; le succès a été immense, et les acteurs rappelés ont été couverts d'applaudissements.

Aux Italiens *Matilde de Sabran*, de Rossini, vient de nous être rendue avec une distribution des plus brillantes. C'est toujours Lucchesi qui joue le rôle de Corradino, ce tyran farouche à la voix si flexible et si légère. C'est madame Bosio qui déploie dans le rôle de Matilde toutes les coquetteries du chant, du regard et du costume. Madame Borghi-Mamo achève de faire connaître sa belle voix et sa belle méthode dans e

rôle d'Odoardo, comme Gassier dans celui d'Alibour. Rossi, quoiqu'un peu dodu, est fort plaisant dans le rôle du poète ; Florenza et mademoiselle Cambardi remplissent très-bien ceux de la jalouse comtesse et de Girardo.

Sans aucun doute, un opéra ainsi monté doit satisfaire les plus difficiles ; nous n'avons pas besoin de dire que les applaudissements ont été chaleureux, les rappels nombreux et les *bis* unanimes. Madame Bosio est une charmante Mathilde : nous ne l'avions pas encore vue dans un rôle qui lui convint mieux. Comme cantatrice, elle possède l'art suprême, elle n'a qu'à ouvrir la bouche pour que les sons les plus purs, les traits les plus savants s'échappent sans effort, se groupent, s'enchaînent, comme si pour elle ce n'était qu'un jeu, et, en effet, ce n'est pas autre chose. On en peut dire autant de madame Borghi-Mamo, contralto dont la voix, excellente dans le médium, a dans les cordes hautes toute la souplesse du soprano. Lucchesi et Gassier forment avec ces deux cantatrices un admirable quatuor, qui en d'autres circonstances aurait suffi à la fortune du Théâtre-Italien. Mais s'il ne s'agit plus de fortune, il s'agit toujours de plaisir, et les amateurs seront ravis d'entendre exécuter dans la perfection le ravissant septuor qui termine le premier acte, le duo de Mathilde et d'Alibour, le quatuor qui suit l'introduction, la cavatine d'Odoardo et l'air final de Mathilde, sans parler de beaucoup d'autres morceaux encore où le génie du maître est servi à merveille par le talent des exécutants.

A l'Odéon, *Conscience*, nouveau drame de M. Alexandre Dumas, a obtenu un grand succès avec Laferrière.

LÉOPOLD DANJEAU.

Tout le monde se souvient de cette curieuse Galerie des ROBERT MACAIRE, cette satire de notre époque, composée par Philpon et dessinée par Daumier dans le temps de sa plus grande verve. Cette collection, qui s'est vendue très-cher en grand format, devenue tout à fait introuvable aujourd'hui dans le commerce, cette collection, disons-nous, existe encore en un Album de cent dessins dont les pierres commencent à s'épuiser et ne fourniront bientôt plus d'exemplaires. Nous invitons les amateurs à se la procurer sans retard. Elle se vend 45 fr. ; mais les abonnés des *Modes parisiennes* et ceux du *Journal pour rire* ont droit à la recevoir *franco* en France, moyennant 10 fr. adressés par un bon de poste ou un billet à vue sur Paris au directeur du journal, rue Bergère, 20.

CHOIX DU MUSÉE PHILPON, album composé de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et rédacteurs de l'ancien journal *la Caricature*. Prix particulier, pour les abonnés des *Modes parisiennes* et pour ceux du *Journal pour rire*, 4 fr., rendu franc de port sur tout point de la France.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.